



DIMANCHE 30 JUIN 2013

Culte à Gap (05000)

Lectures du Jour :

1 Rois 19, 16-21

Galates 5, 1-18

Luc 9, 51-62

La lettre de Paul aux Galates est particulièrement passionnée, voire polémique.

Une lettre dans laquelle l'auteur met tout en jeu : sa compréhension de l'Évangile, la valeur universelle de l'annonce de la grâce, l'avenir des communautés ecclésiastiques qu'il avait fondées au cours de ses pérégrinations dans le pourtour méditerranéen.

A titre préalable, il faut rappeler trois points :

- * Qui est Paul.
- * Qui sont les Galates.
- * Pourquoi cette lettre leur est destinée.

« Moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux ; quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; irréprochable, à l'égard de la justice de la Loi. »

* C'est ainsi qu'en Phil. 3.5 Paul nous livre quelques renseignements sur sa vie.

Il avoue avoir été « **Persécuteur de l'Église** », jusqu'au jour où le Seigneur ne décide de faire de cet homme entier, débordant de zèle, excessif, et – disons-le – un peu fanatique, par rapport à nos critères d'aujourd'hui, l'un de ses disciples.

Sa conversion est tellement radicale que son identité d'homme en est presque anéantie. Il arrive à affirmer : « **ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi** ». (Gal. 2,20).

Si sa conversion a été radicale, sa prédication l'est tout autant : le salut a en Christ et en Christ seul son origine et son accomplissement.

Aussi, le respect scrupuleux de la loi mosaïque avec son puissant arsenal de normes, de prescriptions, avec d'interminables débats interprétatifs, devient-il non seulement inutile, mais une voie sans issue car la grâce de Dieu seule suffit à l'homme.

* Deuxième point : qui sont les Galates ?

D'après le peu qu'on sait, ce sont les descendants d'antiques tribus celtes qui s'étaient installées dans la Turquie d'aujourd'hui.

Totalement étrangères à la religion et aux traditions juives, ces populations furent converties à l'Évangile à l'initiative de Paul.

Mais il se trouve que pendant que Paul est en voyage, d'autres disciples arrivent, leur annonçant un évangile assez différent, voire opposé, par rapport à la prédication paulinienne.

Selon ces disciples, issus de l'Église dite de Jérusalem, le passage à l'Évangile requiert, au préalable, la conversion au Judaïsme et l'acceptation de la loi de Moïse, avec tout ce qui va avec, (et donc la circoncision) et l'observance stricte des règles de pureté.

Pratiquement, selon les tenants de cette conception de l'Évangile, l'amour inconditionnel du Christ est remplacé par une offre soumise à condition, une récompense qu'il faut mériter et pour laquelle il faut travailler dur.

Sans doute, cette question après 2000 ans de christianisme, nous paraît-elle, de prime abord, dépassée, incompréhensible, voire excessive, à l'image de Paul.

Mais, à une analyse plus approfondie, la question dévoile toute son importance, car, derrière, c'était l'avenir du message de Jésus lui-même et de l'Église naissante qui en dépendaient.

D'où cette lettre que Paul écrit aux Galates, par laquelle il les **adjure** de ne pas renoncer à la grâce de Dieu, de ne pas renoncer à la liberté joyeuse des enfants de Dieu, à ne pas se tromper sur la signification du mot liberté.

LIBERTE ! : Voilà le mot clef de la lecture d'aujourd'hui. La liberté est une des notions les plus mystérieuses et difficiles à déchiffrer.

Ce qui est certain c'est que face à elle on n'est jamais neutre.

Soit on l'aime, d'un amour total et inconditionnel, pouvant aller jusqu'à la mort, soit on a peur d'elle, on la méprise, on la hait, on la fuit, soit qu'il s'agisse de la liberté des autres, soit qu'il s'agisse de notre propre liberté, car elle nous donne le vertige.

Erich Fromm, un psychanalyste et philosophe américain d'origine juive-allemande, l'un de premiers représentants de l'École de Francfort avant qu'il ne soit obligé de quitter l'Allemagne suite à la prise de pouvoir d'Hitler, le 30 janvier 1933, a décrit très bien le sens de désarroi que la liberté est en mesure de provoquer.

En 1941, alors que l'Europe avait été mise à fer et à feu par les armées nazies, il publie aux États-Unis un ouvrage qui fera référence, dont le titre est tout à fait significatif *La peur de la Liberté (The fear of freedom, pour les amateurs)*.

En fait l'Europe de la première moitié du XX siècle, avec tous ses fascismes de différentes couleurs et nuances, a pratiqué d'une façon assez généralisée cette peur de la liberté.

Ceci démontre jusqu'à quel niveau d'ambivalence notre rapport à la liberté nous conduit : d'un côté nous la désirons jusqu'à la convoitise, de l'autre nous la redoutons comme un poids trop lourd à porter.

Aussi, très souvent, la déposons-nous aux pieds d'un chef, d'un leader, d'un Duce, d'un Führer, d'un grand timonier, d'un guide suprême politique ou religieux pour qu'il nous exempte de penser, de choisir, de risquer de prendre une initiative.

Un guide qui dispense l'homme de penser et de décider selon le discernement dont Dieu lui a fait don, pour que nous soyons des adultes qui assument toutes les responsabilités de la vie, à partir, justement, de la responsabilité d'être libres à l'intérieur d'une société libre, où les droits fondamentaux du citoyen ne sont pas menacés ou réprimés.

Mais, jusqu'ici nous avons parlé de la liberté comme étant une valeur purement humaniste, autoréférentielle car, en effet, tout au moins depuis le XVIIIème siècle, la notion de liberté est rattachée (je pense à un philosophe comme Kant) à la faculté d'agir spontanément en dehors de toute détermination étrangère. D'où un lien très fort, consubstantiel, avec la notion d'AUTONOMIE, qui, mot à mot, signifie être la loi (Nomos) pour soi-même (auto).

Le fait même que la **liberté** soit très souvent déclinée sous forme de : liberté de conscience, de parole, de culte, d'association, du partenaire avec qui partager sa propre vie, liberté de choisir une profession ou un métier et le lieu où l'exercer, liberté de croire ou de ne pas croire en Dieu, jusqu'à la liberté de mourir, démontre qu'il est impossible de penser à la liberté si non en relation avec les différents aspects de la vie sociale.

Si parler de liberté, même avec toutes les réserves que je viens de mentionner, est un exercice relativement simple, il est beaucoup plus difficile, par contre, de parler de liberté comme le fait la Bible.

Dans la Bible aussi la liberté occupe une place éminente.

Dieu se révèle à Israël comme un libérateur. De l'Égypte à Canaan, à travers le désert : d'une maison de servitude à la terre promise, voici le chemin que Dieu trace pour son peuple et, en perspective, pour toute l'humanité.

Dieu ne veut pas des esclaves autour de lui, mais des hommes libres, libres aussi d'enfreindre le rapport d'alliance qu'il a coupé avec son peuple.

Jésus aussi a été un libérateur et quel libérateur !

Il a libéré les hommes et les femmes du mal physique (les malades) ; du malaise psychique (les aliénés) ; du mal social (les pauvres, les blessés de la vie, les laissés pour compte) ; du mal spirituel (les incroyants).

Mais il est allé encore plus loin.

Il a prêché que les hommes et les femmes étaient meilleurs que le péché dans lequel ils s'enfonçaient, qu'une sortie de secours était toujours possible ; que les hommes et les femmes ne sont pas les esclaves ni de leur passé ni de leur présent mais qu'ils sont promis à un parcours d'avenir, un parcours de liberté et de rédemption sous le regard bienveillant de Dieu.

Dans la Bible on n'est pas libres mais **libérés**, affranchis du mal dans toutes ses différents facettes.

Et celui qui libère du mal c'est Dieu : « je vous ai libérés ». C'est en ces termes qu'il s'adresse aux Hébreux, je vous ai libérés ou pour mieux dire JE VOUS AI FAIT SORTIR ou JE VOUS AI RACHETES.

« **Je vous ai libérés** », c'est ainsi qu'il s'est adressé aux Hébreux dans le désert et à tout homme, hier comme aujourd'hui. Vous n'êtes plus esclaves, je vous ai rachetés, vous êtes à moi.

Inventez votre vie, votre morale, votre politique, votre Église. Mesurez les risques relevez-vous et marchez.

* D'où les dix Paroles prononcés au Sinaï, qui ne disent pas ce qu'il faut faire mais indiquent **les limites au-delà desquelles on redevient esclave**.

« **Vous avez été appelés à la liberté** », nous dit l'apôtre Paul.

La liberté n'est pas simplement un état, un acquis désormais consolidé comme avait pu le laisser croire 5/1. Pour Paul la liberté (ELEUTHERIA) est une vocation, un appel à réentendre sans cesse. Car chaque jour, tous les vieux esclavages (légalisme, idolâtrie, égoïsme,...) nous menacent de nouveau. C'est pourquoi le message de la liberté que le Christ accorde, doit sans cesse être rappelé. Tout ce qui nous entoure cherche à nous le faire oublier, et à nous accabler d'obligations externes et surtout internes qui dévorent notre liberté.

« **Par amour, faites-vous esclaves les uns des autres** » nous dit Paul toujours au verset 13.

Frères et sœurs,

Dans ces 2 versets tout le contenu paradoxal, subversif de l'Évangile du Christ se révèle au grand jour : libres et serviteurs ce sont deux aspects complémentaires de la liberté chrétienne.

De prime abord, on pourrait penser qu'entre liberté et service il y a contradiction.

C'est ainsi que notre société raisonne : on ne peut être serviteur et libres en même temps car une condition est exclusive de l'autre. En revanche, l'Évangile affirme exactement le contraire : non seulement il n'y a aucune contradiction mais le message de Paul nous dit qu'il n'y a pas de plus grande liberté que dans le service des autres car c'est la liberté de Jésus lui-même qui, tout en étant Seigneur, est venu dans le monde « **non pas pour être servi mais pour servir** ».

C'est par ces paroles que le théologien Paolo Ricca commente ce verset de l'Évangile :

*« Nombreux sont ceux qui possèdent le pouvoir politique ou religieux, jadis et aujourd'hui, qui aiment dire : "je suis serviteur, en tant que régissant je suis serviteur" ! Par cela ils tentent d'enjoliver, voire de camoufler leur pouvoir. Mais Jésus dit le contraire : ce n'est pas le Seigneur qui sert, mais c'est le Serviteur qui règne ! Il ne dit pas : le Seigneur est petit, mais : le Serviteur est grand ! Le plus petit est le plus grand, le dernier est le premier. Voilà le discours univoque de Jésus d'abord sur lui-même puis sur sa communauté. Ici, pas de mystère, pas d'énigme. Il se comprend lui-même en tant que Serviteur, en tant que Diacre. Sa mission, sa vie, sa souffrance et sa mort sont composantes de sa diaconie. En tant que serviteur il annonce le règne de Dieu à venir, en tant que serviteur il guérit les malades, en tant que serviteur il entre dans sa passion, en tant que serviteur il est pendu à la croix ».*¹

Mais nous, frères et sœurs, comment devons entendre cet appel au service.

Qui devons-nous servir ?

La réponse nous est donnée quelques versets plus loin. « Toute la loi est accomplie dans une seule parole, celle-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

* Servir Dieu tout en servant le prochain, car l'homme qui vit affranchi du poids de sa culpabilité par la pure et exclusive grâce de Dieu ne peut rester indifférent au sort du monde où il vit. C'est dans cet engagement que se révélera la qualité de notre foi et de notre amour pour nos frères et nos sœurs.

Amen !

Pr Giovanni MUSI

¹ Paolo RICCA, *Acteurs de la Parole*, Les Berges et les Mages éditeurs, Paris, 1999, p. 39.